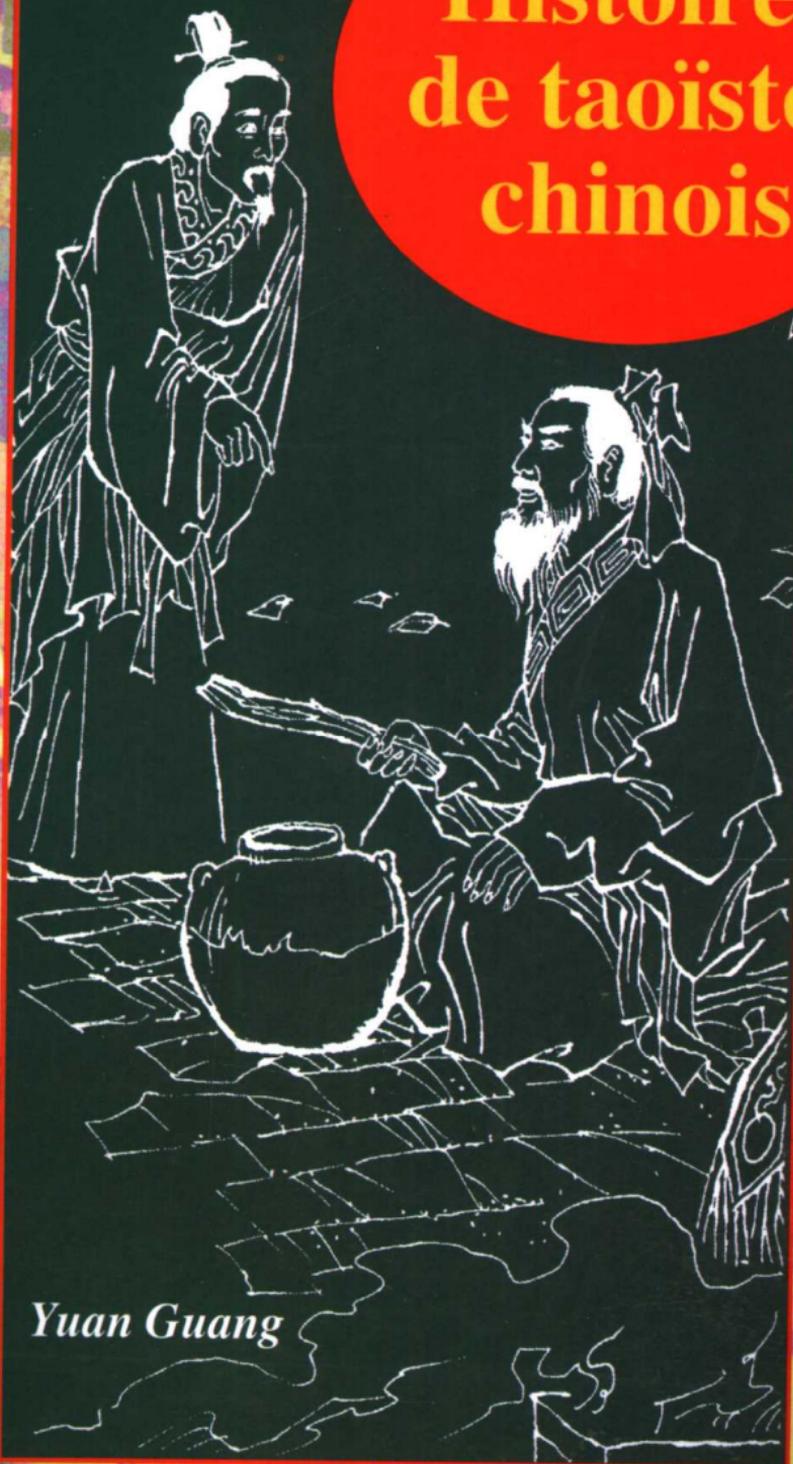


# Histoires de taoïstes chinois



*Yuan Guang*

Éditions en Langues étrangères

**Histoires de**

**taoïstes chinois**



EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES BEIJING

**图书在版编目 (CIP) 数据**

中国道家故事选：法文 / 元光编. — 北京：

外文出版社

ISBN 7-119-02164-8

I. 中… II. 元… III. 故事—作品集—中国—当代—法文 IV. I247.8

中国版本图书馆 CIP 数据核字(1999)第 03595 号

责任编辑 吴灿飞

封面设计 王志

插图绘制 李士俊

**中国道家故事选**

元光 编

\*

© 外文出版社

外文出版社出版

(中国北京百万庄大街 24 号)

邮政编码 100037

北京外文印刷厂印刷

中国国际图书贸易总公司发行

(中国北京车公庄西路 35 号)

北京邮政信箱第 399 号 邮政编码 100044

2006 年(36 开)第 1 版

2006 年第 1 版第 1 次印刷

(法)

ISBN 7-119-02164-8/I · 498(外)

04800(平)

10-F-3258P

## **Dans le même collection**

Histoires de l'Empereur Shihuangdi des Qin  
Impératrices et concubines de l'ancienne Chine

Un chat pour prince

La Cité interdite

La Grande Muraille et ses légendes

Histoires des empereurs chinois

Le cavalier et la demoiselle derrière le mur

– Histoires tirées du théâtre de la Chine antique

Le Mistère de la pilule rouge

– Affaires mystérieuses sous les Ming et les Qing

L'Eventail aux Fleurs de Pêcher

– Recueil des tragédies de la Chine antique

Histoires d'immortels de la Chine

## Préface

Le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme sont considérés depuis toujours comme trois grands piliers de la culture traditionnelle chinoise. La culture taoïste avec pour principe « l'inaction » et l'être « tel » (laisser chaque chose être ce qu'elle est) a exercé une grande influence dans l'histoire du développement culturel et idéologique de la Chine. Le taoïsme, l'une des trois principales écoles de pensée, occupe sans aucun doute une place prépondérante dans la tradition culturelle chinoise.

C'est au cours d'une évolution progressive que s'est formée la théorie taoïste. Sous la dynastie des Qin (221 – 206 av. J.-C.) et celle des Han (206 av. J.-C.– 220 ap. J.-C.), l'idéologie taoïste est appelée habituellement l'école de Huanglao (L'empereur Jaune et Laozi). L'empereur Jaune, considéré comme l'ancêtre de la nation chinoise, est un personnage des temps préhistoriques. A une époque très reculée, l'union du culte des dieux et de la politique rendait inséparables l'histoire et la mythologie. Voilà la raison pour laquelle il n'est pas étonnant de voir la descendance de l'empereur Jaune créer différents contes et légendes à son sujet.

Le chef-d'œuvre de l'école taoïste est le *Laozi*, du nom de son auteur. Cet ouvrage fut réalisé à la fin de l'époque des Printemps et Automnes (770 – 476 av. J.-C.) et quelques chapitres auraient été écrits à

l'époque des Royaumes combattants (475 – 221 av. J.-C.).

Sima Tan, père de Sima Qian, célèbre historio-  
graphe de la dynastie des Han de l'Ouest (206 av. J.-C.  
– 24 ap. J.-C.), affirmait : « La pensée taoïste permet  
à l'esprit de se concentrer, de rendre le mouvement et  
le repos imperceptibles et d'englober tout l'univers.  
La doctrine taoïste suit le principe de l'école du *yin* et  
du *yang*, assimile les idées du confucianisme et du  
mohisme, la quintessence de l'école des nominalistes  
et de celle des légistes. Elle peut s'adapter à  
l'évolution du temps et des choses de l'univers et  
permet de régler des affaires variées. Tout lui convient.  
Simple et facile à suivre, la doctrine taoïste nous  
permet d'obtenir plus de résultats en déployant moins  
d'efforts. » Etant donné que l'école taoïste intégrait  
dans sa doctrine les qualités de différentes idéologies,  
son art de gouverner, caractérisé par les principes de  
« diriger le pays en suivant la loi naturelle » et « se  
comporter de façon sincère et honnête », fut apprécié  
et adopté par les premiers souverains de la dynastie  
des Han de l'Ouest à une époque où le peuple aspirait  
à vivre en paix, après avoir souffert des troubles de la  
guerre. C'est ainsi que la doctrine taoïste se répandit  
largement à cette époque.

La doctrine de Huanglao contient des observa-  
tions riches et complexes que les ancêtres du peuple  
chinois avaient faites sur la nature, le développement  
social et les relations entre les hommes. La « voie »  
que le taoïsme préconise signifie à la fois les lois de la  
Nature, celles du développement de l'univers, du  
changement de la société, de l'administration des

affaires de l'Etat ainsi que les principes permettant de se cultiver et de tenir un ménage ; en outre, elle propose aussi une « méthode pour assurer la longévité ». Celle-ci, propagée par les taoïstes, reflète les conceptions religieuses de nos ancêtres et incarne le désir de l'homme de prolonger son espérance de vie.

Les documents chinois anciens concernant la médecine et la préservation de la santé sont pour la plupart inspirés de la doctrine de Huanglao. Plus tard, on vit apparaître des œuvres qui expliquèrent le *Laozi* comme un souci de perfection morale et de longévité. Avec le temps, l'empereur Jaune et Laozi furent déifiés. De simple mortel Laozi s'est transformé en immortel. L'école taoïste se rattacha finalement au culte de l'immortel.

Sous la dynastie des Song (960 – 1279), certains prétendirent que la « doctrine taoïste était complexe et variée ». Cette conclusion provient justement de la complexité du contenu de la doctrine taoïste et de ses liens étroits avec d'autres écoles de pensée, notamment avec l'école éclectique. Les visages des taoïstes sont également variés, ce qui les distingue des confucianistes et des bouddhistes, qui restent semblables. Parmi les disciples de l'école taoïste, figurent des érudits, des spécialistes de la magie, des médecins et des herboristes capables de sauver la vie de moribonds, des alchimistes voués à la fabrication de la pilule d'immortalité et aux exercices respiratoires pour entretenir la santé. En ce sens on peut dire que les membres de l'école taoïste sont venus de divers couches sociales. De toute façon, tous ces personnages ont voué un culte au taoïsme dont ils étaient les

adeptes. Par ailleurs ils ont contribué à enrichir et à développer la doctrine taoïste dans leur domaine.

Cette doctrine fait partie de la culture traditionnelle chinoise. Elle se distingue par un contenu idéologique et une forme d'interprétation particuliers. Dans les ouvrages taoïstes, des fables ont été souvent utilisées pour expliquer des idées consistant à respecter la loi de la Nature et à gouverner le pays suivant le principe d' « inaction ».

Le présent livre rassemble une centaine de contes dont le sujet central concerne la doctrine taoïste et mentionne également la pensée de Confucius, de Mozi, des nominalistes et des légistes. Ces contes extraits de biographies rédigées d'après les livres historiques, de classiques confucéens ou d'œuvres littéraires et philosophiques, révèlent la sagesse du taoïsme qui inclut une doctrine politique et une méthode de penser. Bien que ces contes soient courts, ils présentent un contenu riche et varié et proposent au lecteur des clés pour comprendre l'esprit taoïste. Il s'agit de vivre avec simplicité et dans le respect des lois de la Nature, de vivre paisiblement aussi, dans un total renoncement aux choses de ce monde. La lecture de ces contes est non seulement instructive, mais le lecteur pourra également ressentir un plaisir esthétique.

Etant donné qu'il existe, entre les doctrines des différents penseurs, assimilation, influence et infiltration réciproques, le taoïsme ne cesse d'absorber les idées des autres écoles philosophiques ; c'est pourquoi les histoires choisies dans ce livre reflètent, outre la doctrine taoïste, le point de vue des autres écoles.

Pour comprendre mieux l'esprit de ces contes, un commentaire est ajouté à la fin de chaque conte.

Yuan Guang



## **La grosse calebasse et la pommade pour soigner les gerçures**

Huizi (370 – 310 av. J.-C.), nommé aussi Hui Shi, était un penseur très éloquent de l'école des nominalistes. Il se spécialisa dans l'étude sur le rapport entre le nom et la vérité. Il avait assumé les fonctions de premier ministre sous le règne du roi Huiwang de l'Etat de Liang (qui s'appelait l'Etat de Wei, avant le transfert de sa capitale à Daliang). Un jour lors d'une rencontre avec son ami Zhuangzi, un homme de lettres, il lui raconta :

– Le roi de Wei m'a donné comme cadeau une bonne calebasse de semence. Après l'avoir semée, la plante donna un fruit si gros que ce dernier pouvait bien contenir cinq cents litres d'eau. Mais il n'était pas assez solide pour être rempli d'eau. Et si on le coupait en deux pour en faire une louche, celle-ci était encore trop grande de sorte qu'on ne savait où la mettre. Malgré sa taille, cette calebasse était donc inutile et c'est pourquoi je l'ai cassée en morceaux.

Après l'avoir écouté, Zhuangzi (ou Zhuang Zhou, 369 – 286 av. J.-C.) lui reprocha :

– Vous ne savez vraiment pas utiliser au maximum les matériaux. Il y a dans le royaume de Song une famille qui exerçait de génération en génération le métier de teinture de la soie. Cette famille avait hérité

de ses ancêtres une méthode pour fabriquer une pommade contre les gerçures aux mains et aux pieds. En apprenant cela, un voyageur voulut acheter à prix exorbitant la recette. Toute la famille se réunit pour en discuter et jugeant qu'ils gagnaient seulement quelques taëls d'argent malgré leur dur labeur de teinture de la soie d'un bout à l'autre de l'année et qu'ils pouvaient maintenant obtenir d'un seul coup une centaine de taëls d'argent, ils décidèrent à l'unanimité de vendre la recette au voyageur. Celui-ci se rendit au royaume de Wu avec la recette qu'il avait achetée. A ce moment-là, le royaume de Wu était en guerre avec le royaume de Yue. C'était au cœur de l'hiver ; un vent glacial soufflait si fort que les soldats du royaume de Wu ayant des crevasses aux mains et aux pieds ne pouvaient porter leurs armes pour se livrer au combat. Le voyageur offrit sa recette au roi de Wu qui le nomma officier chargé de fabriquer la pommade pour soigner les gerçures. L'armée du royaume de Wu vainquit finalement l'armée de Yue. Le roi de Wu octroya au voyageur en récompense un fief de vaste étendue. La famille qui faisait de la teinture de la soie se servait de la pommade pour soigner les gerçures tandis que le voyageur l'a utilisée durant la guerre entre deux pays, ainsi a-t-il pu obtenir un grand territoire en récompense. Tels sont les différents effets de l'utilisation différente d'un même objet. Vous avez obtenu une grossealebasse capable de contenir cinq cents litres d'eau, mais au lieu d'en faire une petite embarcation pour naviguer sur les fleuves ou les lacs, vous la trouvez trop grande et ne savez où la mettre. Cela prouve que votre esprit n'est

pas encore bien éveillé.

– Il y a chez moi, reprit Huizi, un grand arbre dont le tronc est gros et courbé et qu'on ne peut redresser ; ses branches sont trop tortueuses pour être transformées à l'aide d'un rabot en pièces de bois utilisables. L'arbre se dresse au bord de la route ; et quand il passe près de lui le charpentier ne daigne même pas de lui jeter un regard. On considère que cet arbre correspond justement à ce que vous dites : grand mais inutile.

– Avez-vous déjà vu comment le chat sauvage et la belette capturent du gibier ? demanda Zhuangzi. Ils s'allongent sur le sol en attendant que leur proie sorte de son terrier pour chercher des aliments ou s'amuser. Dès qu'ils aperçoivent le gibier, ils le poursuivent deçà delà en bondissant promptement. Mais ils n'ont pas prévu qu'ils pouvaient tomber dans un piège tendu par un chasseur et laisser leur vie dans un filet de chasse.

Zhuangzi ajouta :

– Parlons maintenant du yack : bien qu'il soit d'une taille aussi grande qu'un nuage flottant dans le ciel et doté d'une grande force, il ne peut rien contre un petit rat. Tous les êtres de l'univers ont leurs points forts et leurs points faibles. Maintenant vous avez un grand arbre et vous le jugez inutile. Pourquoi ne pas le déplacer dans un champ désert pour qu'il embellisse le paysage grâce à sa forme originale ? Vous pouvez flâner sans souci autour de cet arbre ou vous coucher tranquillement sous son ombrage. Cet arbre de grande taille ne sera pas abattu par le charpentier ni détruit d'une autre manière. Bien qu'il

n'ait pas d'utilité, il ne vous causera aucun ennui.

*(Textes de Zhuangzi  
– Le voyage en toute liberté)*

### **Commentaire :**

Huizi et Zhuangzi sont à la fois amis et adversaires lors du débat. Si Huizi dit que la calebasse est grande mais inutile, c'est pour critiquer la théorie de Zhuangzi qui, d'après lui, est creuse et vide de sens et ne correspond pas à la réalité. Zhuangzi pour sa part apporte une contradiction en montrant l'utilisation différente de la pommade contre les gerçures afin de persuader son ami qu'il ne sait comment utiliser un objet de grande taille. En répondant du tac au tac, le raisonnement de Zhuangzi s'avère convaincant. Les deux hommes exposent chacun leur point de vue. Zhuangzi insiste davantage sur le fait que tous les êtres ont leurs avantages et leurs faiblesses. Il en est de même pour toute chose grande ou petite. Si on connaît de manière approfondie leurs fonctions respectives, on pourra mettre pleinement en valeur leurs avantages. Il précise que toute chose inutile n'est pas nuisible durant son existence.

## Le cuisinier Ding et l'abattage des bœufs

Le cuisinier Ding, un serviteur du roi Huiwang de l'Etat de Liang (400 – 319 av. J.-C., règne : 369 – 319 av. J.-C.), avait un don pour abattre les bœufs. Pour ce faire, il saisissait le bœuf avec les mains, appuyait son épaule contre l'animal, posait énergiquement le pied sur lui et l'immobilisait avec ses genoux. Ses gestes étaient si habiles qu'ils faisaient penser à des mouvements de danse. Quand il manipulait son coutelas sur le corps de l'animal, le bruit qu'il faisait en le dépouillant, coupant la viande, ôtant les os et dépeçant la bête, ressemblait à une musique de flûte. On aurait dit que le cuisinier n'était pas occupé à tuer le bœuf mais à donner une représentation musicale et de danse. En un clin d'œil, un bœuf vivant était dépecé.

En voyant cette scène, le roi Huiwang de Liang ne put s'empêcher de s'exclamer :

– Bravo ! C'est formidable ! Comment êtes-vous parvenu à une telle virtuosité ?

Le cuisinier, déposant son coutelas, répondit respectueusement :

– J'aime à connaître la règle de toute chose. Après avoir connu la loi d'une chose, j'en profite pour perfectionner ma technique. C'est alors que je peux agir avec facilité. Quand j'ai commencé à apprendre à abattre les bœufs, je voyais devant mes yeux un bœuf

entier et ne savais pas où couper. Trois ans plus tard, j'ai réussi à savoir sur le corps de l'animal où se trouvaient les os, la chair, les muscles et les entrailles. Ce n'était plus un bœuf entier. Aujourd'hui, je peux bien connaître toutes les parties du corps de bœuf. Même sans regarder et les yeux fermés, je peux manier le coutelas comme il faut. Je le fais pénétrer dans l'interstice entre les muscles et les entrailles du corps de bœuf ; je découpe le long de la fibre naturelle sans heurter avec le coutelas le cartilage, un muscle, et encore moins un gros morceau d'os dur.

– Un bon cuisinier, poursuivit-il, renouvelle son coutelas une fois par an car il l'emploie comme il faut pour découper les bœufs. Un cuisinier ordinaire, une fois par mois, parce qu'il tranche le bœuf avec force. Quant à moi, avec ce coutelas dans la main, j'ai tué un millier de bœufs au cours de ces dix-neuf dernières années. Mais la lame du coutelas est aussi tranchante que si elle venait d'être aiguisée. A mes yeux, bien que la viande et les os du bœuf soient unis, il existe entre eux des failles. J'y enfonce une lame mince et la manipule aisément. Comment pourrais-je l'émousser ? Néanmoins chaque fois que le coutelas pénètre dans l'endroit où les os et les muscles s'entremêlent, j'y prête toute mon attention, retiens mon souffle et enfonce lentement le poignard jusqu'à la position désirée, puis d'un geste adroit, je détache la viande qui se sépare de l'os du bœuf et qui tombe à terre d'un seul pan. C'est alors que j'ai l'impression d'être libéré d'une lourde charge ; je me tiens debout, le coutelas dans la main, satisfait d'avoir accompli une affaire importante. Finalement, j'essuie le coutelas pour le

garder avec précaution !

Après avoir écouté le cuisiner, le roi Huiwang de Liang soupira avec émotion :

– Seigneur ! Les paroles du cuisinier m’ont permis de comprendre beaucoup de choses sur la condition humaine !

*(Textes de Zhuangzi  
– Comment cultiver son esprit)*

### **Commentaire :**

Cette fable révèle que chaque affaire implique sa loi. Aussi difficile et complexe soit-elle, on peut parvenir à la résoudre facilement tant que l’on approfondit l’étude et cherche à connaître sa loi intrinsèque. Zhuangzi donne comme exemple l’abattage de bœufs pour indiquer que, dans une société assez complexe, pour se protéger, il faut agir de la même façon que le cuisinier qui, au moment de tuer le bœuf, enfonce son coutelas dans une faille en évitant tout geste inutile et en utilisant les expériences accumulées pour résoudre le problème facilement.